Document généré le 10 mai 2024 11:04

Québec français

Une souveraine des lettres françaises
Marguerite Yourcenar

Yvon Bernier

Numéro 68, décembre 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45079ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bernier, Y. (1987). Une souveraine des lettres françaises : marguerite Yourcenar. *Québec français*, (68), 71–73.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une souveraine des lettres françaises

Marguerite Yourcenar

yvon bernier

Venue une première fois à Québec pendant l'été de 1940, revenue ensuite aux printemps de 1957 et de 1962, Marguerite Yourcenar faisait en septembre dernier une nouvelle apparition dans cette ville. Tout d'abord simple touriste curieuse de découvrir à l'époque un coin d'Amérique où le français restait encore d'usage, plus tard conférencière pour le bénéfice des membres de l'Institut canadien devant qui elle parla alors de l'importance de l'Histoire et de l'illustration particulière qu'elle venait d'en donner dans *Mémoires d'Hadrien*, elle n'y repassa en vérité la troisième fois que pour s'embarquer sur le *Stefan Bathory* qui allait la conduire cette année-là jusqu'à Leningrad. Après un intervalle de vingt-cinq ans, si elle a accepté de revoir Québec cet automne, c'est qu'il lui importait de plaider une fois de plus en faveur de l'environnement. Spécialement chère à son cœur, cette cause passe même à présent avant les obligations que lui dicte l'œuvre qui a fait d'elle l'un des plus grands écrivains de langue française de ce siècle.

Une enfance et une éducation singulières

Marguerite Yourcenar, de son véritable nom Marguerite de Crayencour dont elle a tiré par anagramme son actuel patronyme, est née le 8 juin 1903 à Bruxelles au

cours d'un séjour assez prolongé qu'y effectuaient ses parents. Française par son père, qui appartenait à une vieille famille du Nord, l'enfant ne devait jamais connaître sa mère emportée par une fièvre puerpérale dix jours après l'accouchement. Elle n'aura plus désormais avec la Belgique, qu'une presse mal informée s'obstine à lui imposer comme patrie, que des relations épisodiques et somme toute superficielles. Dès lors, son enfance se partage entre le château du Mont-Noir pendant l'été et l'hôtel particulier de Lille où la famille prend ses quartiers d'hiver. Très tôt cependant, son père, qui trouve étouffante l'atmosphère on ne peut plus conventionnelle de son milieu, s'évade avec sa petite fille vers le Midi. Et la moindre affirmation que l'on puisse faire à son propos, c'est qu'il se révèle pour l'enfant un compagnon fort peu banal.

C'est d'ailleurs ce qui explique que le futur écrivain n'ait jamais fréquenté l'école. Ses premières études, l'enfant les fait seule en compagnie d'une institutrice et les complète par la fréquentation des musées et des théâtres, où on la conduit volontiers, mais surtout par de vastes lectures dont elle gardera toujours le goût et à travers lesquelles elle acquerra un étonnant savoir. Lorsque sa fille manifeste le désir d'étudier le latin, Michel de Crayencour, qui possédait une de ces cultures à l'ancienne comme il s'en trouvait encore aisément à cette époque dans les classes privilégiées, l'initie lui-même à cette langue, puis il la confie à un précepteur quand elle souhaite à quelque temps de là apprendre le grec. Une telle éducation, qui eût pu avoir des conséquences fâcheuses dans le cas d'un autre esprit, devait produire les plus heureux résultats. À l'issue de ces études privées, l'adolescente passera un baccalauréat latin-grec qui constitue aujourd'hui encore le seul diplôme qu'ait obtenu l'auteur.

Une vocation d'écrivain et une fermeté d'écriture précoces

Parallèlement à ses études, l'adolescente s'adonne à la poésie à partir de la quinzième année. Ses précoces tentatives dans un genre réputé difficile aboutiront à deux ouvrages, *le Jardin des Chimères* (1921) et *les Dieux ne sont pas morts* (1922), que l'auteur estime médiocre et qui ne reparaîtront plus de ce fait. C'est aussi vers la même époque que la toute jeune Marguerite Yourcenar — elle publiera d'entrée de jeu sous ce pseudonyme appelé à devenir plus tard son nom légal — élabore pour elle-même les grands projets qui ne prendront vraiment forme qu'avec la maturité. Elle noircit alors des rames de papier tout en naviguant au long cours dans les généalogies familiales où ses rêves trop ambitieux de créateur qui présume de ses forces font à toutes fins pratiques naufrage. Les gains les plus sûrs de ces années d'apprentissage proviennent des nombreux voyages qu'elle fait, le plus souvent avec son père, et qui lui permettent d'enregistrer des impressions, d'emmagasiner des souvenirs, dont avant longtemps se nourrira l'œuvre.

Exception faite de quelques collaborations à des revues, l'œuvre de Marguerite Yourcenar commence véritablement en 1929 avec la publication d'*Alexis ou le Traité du vain combat* paru l'année même de la mort de son père. Celui-ci, qui en avait été le premier lecteur, laissera entre les pages du dernier ouvrage qu'il ait lu une appréciation, trouvée après coup par sa fille, qui n'a pas une ride : « Je n'ai rien lu d'aussi limpide qu'*Alexis*. » C'est l'exact sentiment qu'éprouve le lecteur réceptif d'aujourd'hui lorsqu'il referme le livre. L'auteur lui-même, d'ailleurs, estime qu'il y a une espèce de miracle dans une aussi complète réussite à l'âge qui était alors le sien. Évoquer des penchants que la société du temps réprouvait, le faire avec une infinie délicatesse qui rendait le poison en quelque sorte inoffensif, c'était un tour de force qui émerveille encore. Grâce à ce récit parfait, Marguerite Yourcenar trouve d'emblée sa voix dont, d'un ouvrage à l'autre, on reconnaîtra désormais les accents inimitables tout au long de la féconde décennie qu'inaugure *Alexis*.

Avec une belle régularité la jeune femme donne à publier à ses éditeurs, avant la Seconde Guerre mondiale, huit autres ouvrages. Dans le même temps, elle remet à diverses revues un nombre impressionnant d'études, d'essais, de poèmes, de textes dramatiques qui témoignent également de la formidable activité créatrice de ces années au cours desquelles Marguerite Yourcenar vit surtout à l'étranger grâce aux rentes que lui a léguées sa mère. Tour à tour paraissent, en 1931 et en 1932, *la Nouvelle Eurydice* et *Pindare*, que l'auteur juge à présent avec une sévérité analogue à celle qui lui a fait rejeter ses œuvres de jeunesse ; en 1934, les nouvelles de *la*

Mort conduit l'attelage et *Denier du rêve* qui évoque l'Italie fasciste ; en 1936, les proses poétiques de *Feux* entrecoupées de pensées relatives à la passion ; en 1938, les rêves réunis dans *les Songes et les sorts* et les *Nouvelles orientales* ; enfin, en 1939, *le Coup de grâce*. Cette abondante production, si elle gagne à l'écrivain de fervents admirateurs, ne permet cependant pas à son art d'effectuer dans le grand public la percée attendue.

Une gloire tardive mais éclatante

Pendant les onze années qui suivent, Marguerite Yourcenar, qui a trouvé refuge aux États-Unis au début des hostilités, traverse des moments difficiles. Des problèmes d'argent, notamment, l'obligent à chercher du travail ; après quelques essais peu fructueux du côté du journalisme et des traductions autre que littéraires, elle parviendra finalement à gagner sa vie dans l'enseignement. Hormis quelques articles parus dans *Fontaine* à Alger et à Buenos Aires dans les *Lettres françaises*, elle ne publie pour ainsi dire plus. Néanmoins, à la faveur des vacances, elle écrit quelques pièces de théâtre qui paraîtront une fois la guerre terminée. Elle traduit également des *Negro Spirituals* et des poèmes grecs qu'elle garde en réserve pour l'avenir. Mais il faudra que lui parvienne de Suisse, à la fin de 1948, une malle remplie de papiers, contenant en particulier quelques pages d'une ébauche ancienne de ce qui allait devenir en 1951 les *Mémoires d'Hadrien*, pour qu'elle se remette fébrilement à écrire comme à l'époque faste des années 30.

Contre toute attente, ce sont ces mémoires imaginaires d'un empereur romain du IIe siècle, authentique chef-d'œuvre mais lecture exigeante, qui lui apporteront le succès, lui rendant par la même occasion la liberté que lui avait ravie l'enseignement. Les prix qui couronnent l'œuvre, les traductions qu'on en publie dans les principales langues, les rééditions des ouvrages antérieurs presque oubliés et qu'on redécouvre, tout cela fait que Marguerite Yourcenar peut désormais envisager de vivre de sa plume. Elle reprend donc les grands voyages qu'elle avait dû remettre à plus tard, donne à paraître de nouveaux essais, des poèmes, des traductions, des pièces de théâtre, pense aussi au second grand projet caressé dès sa jeunesse et qui sous peu la mobilisera à l'égal des *Mémoires d'Hadrien*. Vers 1956, en effet, elle s'attaque à la réalisation concrète de son ouvrage préféré, *l'Œuvre au noir*, puissante fresque de la Renaissance ordonnée autour du portrait d'un homme libre. Le livre obtiendra le prix Fémina 1968, attribué pour la première fois à l'unanimité, et confirmera la place éminente occupée par l'écrivain dans les lettres françaises d'aujourd'hui.

Abandonnant pour un temps la fiction, Marguerite Yourcenar se lance au début des années 70 dans une entreprise de longue haleine. Sous les apparences de ce qu'on a d'abord cru devoir être une autobiographie, elle part à la recherche de ses ascendants familiaux. La première de ces chroniques, *Souvenirs pieux*, paraît en 1974 et porte sur la branche maternelle ; la deuxième, intitulée *Archives du Nord* et consacrée cette fois à la branche paternelle, suit de près en 1977. Dans ce dernier cas, elle évoque avec une grande liberté la figure de son père dont elle terminera le portrait dans *Quoi ? l'Éternité*. Toujours inachevé, ce troisième volume du *Labyrinthe du monde* devrait voir le jour en 1988. Afin de distraire son esprit de ce projet d'envergure, Marguerite Yourcenar revient à l'essai en 1981 avec une étude sur Mishima et à la création romanesque en 1982 avec une longue nouvelle, *Un homme obscur*, à tous égards admirable. Outre cette intense activité intellectuelle, ce qui marque ces années-là, ce sont les immenses voyages qui la conduisent aux quatre coins du monde, réduisant sa propriété de « Petite Plaisance » au rôle de port d'attache où l'on vient se reposer entre deux départs.

Première femme élue à l'Académie française, candidate au prix Nobel qui regrette infiniment qu'on n'ait pas accordé à Borges cette reconnaissance internationale, Marguerite Yourcenar demeure, en dépit d'une gloire dont ne sont point négligeables les contraintes, d'une fidélité exemplaire à sa ligne de vie. Chargée d'ans et d'honneurs, elle a toujours porté à la diversité du monde un intérêt qui ne faiblit pas, bien que ses inquiétudes à l'égard de l'environnement augmentent en raison de l'incurie des hommes. Indifférente à l'âge et à la fatigue, elle ne cesse d'en appeler, en guise de préface au siècle imprévu, à la part la plus haute de ses semblables. Mais son témoignage, si on le trouve abondamment exprimé dans ses déclarations publiques, c'est de préférence dans son œuvre qu'il convient d'aller le chercher. Une œuvre qui, par la fermeté de la pensée et la plénitude de la forme, apporte sans didactisme une leçon de grandeur.